

MYLÈNE GILBERT-DUMAS

DÉTOURS SUR LA ROUTE DE COMPOSTELLE



vlb éditeur

Mylène Gilbert-Dumas

DÉTOURS SUR LA ROUTE
DE COMPOSTELLE

roman

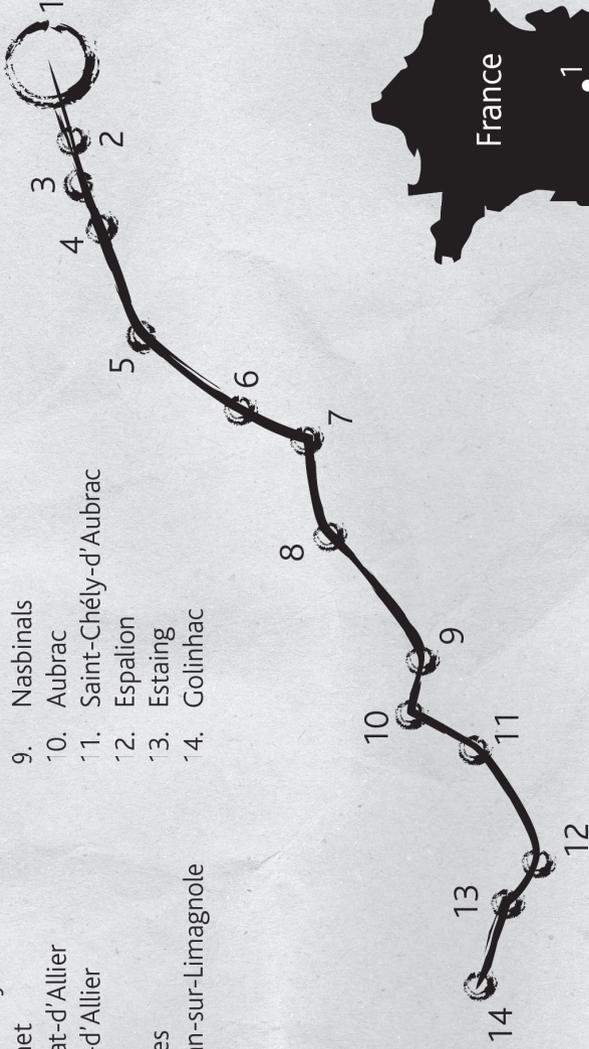
v1b éditeur
Une société de Québecor Média

*Pour Christine et Gérard, Isabelle et Renaud,
Didier et Éveline, Ghislaine et Sébastien,
Louise, Annette, Catherine, Marco, Serge
et tous les autres, croisés deux fois plutôt
qu'une sur le Chemin en 2007 et en 2010*

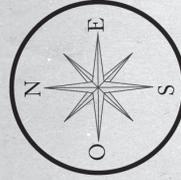
*Et pour mon ami Michel Houde,
dont la lumière dégage autant
de chaleur que celle de Christian*

Lieux importants:

1. Le Puy-en-Velay
2. Montbonnet
3. Saint-Privat-d'Allier
4. Monistrol-d'Allier
5. Saugues
6. Chanaleilles
7. Saint-Alban-sur-Limagnole
8. Aumont-Aubrac
9. Nasbinals
10. Aubrac
11. Saint-Chély-d'Aubrac
12. Espalion
13. Estaing
14. Golinhac



10 Km



— Comprends-moi bien, dit-il, ce n'est pas de l'amour. J'ai été amoureux, mais ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas un sentiment, mais une force extérieure qui s'est emparée de moi. Je suis parti parce que j'étais convaincu que c'était impossible, qu'un bonheur pareil n'existait pas sur terre ; j'ai lutté contre moi-même, et je me suis rendu compte que je ne pouvais vivre sans elle. Et il faut prendre une décision...

TOLSTOÏ, *Anna Karénine*

Tu penses donc, ô Lyonnaise Dame,
Pouvoir fuir par ce moyen ma flamme ?
Mais non feras, j'ai subjugué les Dieux
Es bas Enfers, en la mer et ès Cieux.
Et penses-tu que n'aye tel pouvoir
Sur les humains, de leur faire savoir
Qu'il n'y a rien qui de ma main échappe ?
Plus fort se pense, et plus tôt je frappe.

LOUISE LABÉ, *Élégies*

Prologue

Le jour se lève sur l'Hôtel des voyageurs, mais on crève déjà. Dans une chambre, à l'étage, quelques rayons se sont frayé un chemin jusqu'au tapis où ils font danser les fleurs délavées. La pièce baigne dans une lumière si chaude qu'il est impossible d'imaginer pareil soleil au Québec. De fait, nous ne sommes pas au Québec. Et l'Hôtel des voyageurs, sis devant la gare, donne l'impression qu'en plus d'être ailleurs, on a remonté le temps. Les meubles sont anciens, le papier peint aussi, et les montants de la fenêtre laissent deviner au moins vingt couches de peinture.

Sur la terrasse, des pèlerins pressés avalent leur déjeuner. Ils vont bientôt reprendre la route, on le sent. Leurs voix montent par éclats jusqu'à la chambre. Des hommes, des femmes. Quelques Français, mais surtout des Allemands. Les autres dorment encore ou viennent tout juste de sortir du lit.

Toutes les trois ou quatre minutes, un vent d'une grande douceur gonfle les rideaux. La brise tiède caresse un bras dénudé. Allongée sur le lit, sous un drap de coton, Mireille n'ose ouvrir les yeux. C'est terrible de découvrir qu'on rêve quand on se sent si bien, hors du temps et loin de chez soi. Quand on a l'impression de refaire sa vie.

Dans la salle de bain, Christian chante sous la douche.

*Je me suis fait tout p'tit devant une poupée
qui ferme les yeux quand on la couche.*

*Je me suis fait tout p'tit devant une poupée
qui fait «Maman» quand on la touche.*

Les *D* et les *T* francs de l'accent acadien sonnent bizarre dans les mots de Georges Brassens.

*Qu'on se pendre ici,
qu'on se pendre ailleurs,
s'il faut se pendre.
Je me suis fait tout p'tit...*

Le chuintement de l'eau s'éteint, et on entend enfin la radio. L'animateur parle d'une autre journée de grève contre la réforme des retraites. Mireille se bouche les oreilles pour ne pas l'entendre.

Par un coup du destin, quand ils sont arrivés la veille au soir, il restait une chambre avec salle de bain. Véritable luxe sur le Chemin. Mireille est soulagée de ne pas avoir à sortir dans le couloir. Surtout ce matin ! Quelle nuit que celle qu'elle vient de passer ! Elle glisse une main dans ses cheveux que la sueur a collés les uns aux autres. Qui imaginerait, à la voir, qu'elle a un conjoint, trois fils adolescents, une grosse maison, et qu'elle possède un commerce prospère, là-bas, au Québec ? En ce moment, elle ressemble davantage à ces femmes qu'on ramasse sur le coin d'une rue. C'est ainsi qu'elle se sent. Et ça lui fait un drôle d'effet.

Christian est sorti de la salle de bain. Le plancher craque sous ses pieds quand il traverse la pièce. Les yeux clos, Mireille le suit au son. Il y a d'abord les tiroirs de la commode qu'il ouvre et qu'il referme. Le pied du lit qui geint lorsqu'il s'y assoit pour enfiler ses espadrilles. Le plancher craque de nouveau. Il s'est relevé et s'approche. Elle attrape sa main quand il passe à côté et l'attire vers elle, un sourire espiègle sur les lèvres. Elle sent son souffle dans son cou quand il s'approche de son

oreille. Elle s'attend à ce qu'il lui souhaite « Bon camino ! » et sursaute quand il lui dit :

— Pas le temps, Mimi. Je vais être en retard.

Mimi ? Incrédule, Mireille ouvre les yeux.

Ce n'est pas Christian qui se tient tout près, penché sur elle. C'est Jocelyn, et son sourire est immense.

— Profite bien de ta journée de congé, murmure-t-il avant de lui déposer un baiser sur le front.

Mireille n'a pas besoin de se redresser pour savoir que la modeste chambre de l'Hôtel des voyageurs a disparu, en même temps que le chaud soleil de la France et la voix grave aux accents acadiens. La voix de Christian.

Elle aurait dû savoir que c'était un rêve. Tous les indices étaient là. On ne range rien dans la commode d'une chambre d'hôtel si on n'y passe qu'une nuit. Il ne faisait pas si chaud le matin, cet automne-là. Et les Allemands parlaient tellement fort que personne ne pouvait faire la grasse matinée. Et la grève des Français contre la réforme des retraites, c'est de l'histoire ancienne. Et puis c'est Hervé qui imitait Brassens. Christian, lui, ne chantait pas.

Mireille entend la voiture de Jocelyn qui démarre. Elle devrait se lever pour aller déjeuner, mais ne bouge pas. Allongée dans son lit, elle regarde le plafond, les yeux dans le vague. Elle tente de retrouver son rêve et, de fil en aiguille, elle remonte jusqu'au visage de Christian. À l'évocation de ce souvenir, son esprit descend en vrille au cœur de sa mémoire à la recherche du moment clé, juste pour le plaisir de revivre l'émoi des premiers instants. C'était il y a des années. À cette époque-là, elle n'était pas encore grand-mère et se trouvait toujours jeune. Elle se croyait en sécurité dans ce nid douillet qu'elle avait construit avec Jocelyn, l'homme qu'elle aimait passionnément et avec qui elle menait une vie rangée. Même leurs affaires allaient bien.

Mais il y a des amours qu'on ne comprend pas. Elles naissent d'un hasard tellement improbable qu'on les croirait le fruit d'un destin décidé ailleurs par une force qui n'a de comptes à rendre à personne. Elles s'éternisent et nous tourmentent longtemps parce qu'on n'en voulait pas, et parce qu'on ne peut plus s'en passer. Christian fait partie de ces amours-là, Mireille l'a toujours su. Et elle se demande maintenant à partir de quand on aurait pu dire que les dés étaient jetés.

Marc-Antoine

L'histoire de Mireille Labbé et de Christian Bernatchez remonte à loin, à bien avant leur rencontre. Comme toutes les histoires d'amour, elle avait été sujette aux lois de la Providence des mois plus tôt, à un moment où Mireille pouvait encore imaginer son avenir avec facilité.

Elle avait élevé trois garçons. L'aîné et le benjamin étaient les siens. Celui du milieu, le fils de Jocelyn. On lui avait souvent dit qu'une fois adolescents, ces trois enfants allaient, à eux seuls, bouleverser ses plans. Mireille n'avait jamais prêté foi à ces prophètes de malheur qui ne savaient pas de quoi ils parlaient et qui jalousaient la famille unie qu'elle formait avec Jocelyn et les garçons. Marc-Antoine, Joshua et Frédéric avaient toujours été des enfants charmants et respectueux. Ils obéissaient, ne se battaient pas et s'aimaient comme des frères, même s'ils n'en étaient pas vraiment. Certes, il y avait eu quelques disputes au fil des ans. Des chicanes de garçons, jamais assez graves pour qu'ils en viennent aux poings. Tout ce beau monde, donc, s'entendait à merveille, et Mireille veillait au grain afin que pareil bonheur ne s'effrite pas.

Comme la plupart des gens de sa génération, Mireille ne croyait pas en Dieu. Ses parents lui avaient donné une éducation terre à terre, l'avaient responsabilisée très jeune et lui avaient inculqué les bases du concept de libre arbitre. Des études de sciences étaient venues à bout de ce qui aurait pu lui rester de curiosité pour le Mystère.

Mireille avait au fil des ans développé une philosophie rationnelle. Elle avait longuement étudié comment les choses se produisaient dans sa vie et dans celles de ses proches, et avait remarqué que les gens organisés qui possédaient, en plus, une certaine force de caractère avaient plus de succès que les autres. Elle en avait tiré les conclusions qui s'imposaient et était ainsi arrivée à une conception de l'existence où le doute n'existait pas et où les influences extérieures pouvaient toujours être neutralisées si on les repérait à temps. Tout phénomène avait une cause et un effet, et il suffisait de faire des efforts pour arriver à ses fins. L'expérience lui ayant toujours donné raison, elle avait fait de ces grandes vérités le fil directeur de sa vie.

Puis 2010 était arrivé.

Le premier vrai problème dans la vie de Mireille se produisit à la fin de mai. Ce soir-là, c'était au tour de Marc-Antoine de l'aider à faire le souper. Il façonnait des boulettes de viande à un bout de la table pendant qu'elle pelait les pommes de terre à l'autre bout. Ils travaillaient dans la bonne humeur – du moins Mireille le pensait-elle –, et il était facile d'imaginer que cette belle complicité durerait encore longtemps.

Sans savoir qu'il détruisait la première des illusions de sa mère, Marc-Antoine lui lança tout de go :

— Je ne me suis pas inscrit au cégep. À partir d'aujourd'hui, je veux travailler à temps plein.

Mireille mit un moment à comprendre ce que son fils venait de lui dire. Depuis des semaines, elle était préoccupée par l'étalage extérieur à monter, les payes de vacances des réguliers à préparer et les employés d'été qu'il fallait recruter. Le ton catégorique sur lequel Marc-Antoine avait fait sa déclaration résonna quand même dans son esprit. Elle leva la tête et lut de la résolution sur son visage. Une certaine crainte aussi, juste en dessous. Elle analysa la situa-

tion à la vitesse de l'éclair et décida qu'il lui fallait absolument empêcher ce dérapage. La solution : user de son autorité pour remettre son fils dans le droit chemin.

— Il n'en est pas question !

Elle l'affrontait des yeux et, dans sa main, le couteau bifurqua. Au lieu de glisser sous la pelure, il lui entailla un doigt. Elle jura et se passa la main sous l'eau froide.

— Va donc me chercher un Band-Aid dans la pharmacie de la salle de bain, ragea-t-elle en attrapant une poignée de mouchoirs.

Sa voix était dure. Marc-Antoine obéit, les dents serrées. Quand il revint, le sang avait traversé les quatre épaisseurs de mouchoirs qui servaient de bandage de fortune. Il lui appliqua le pansement sur le doigt puis, toujours aussi tendu, il plongea son regard dans le sien.

— Je n'ai plus cinq ans, maman. Et ce n'est pas en me traitant comme un petit gars que tu vas me faire changer d'idée.

Mireille n'avait pas prévu pareille réplique, mais se dit que sa technique ne nécessitait qu'un léger ajustement. Elle continua donc sur la même voie.

— C'est vrai que tu n'as plus cinq ans, comme tu le dis. Mais tant que tu vivras sous mon toit...

— Peut-être, justement, qu'il est temps que je parte.

Cette fois, elle resta bouche bée. Marc-Antoine était sérieux.

Parce qu'elle vivait une situation nouvelle, Mireille scruta attentivement le visage de son fils à la recherche d'indices. Cette déclaration était-elle prévue, ou Mireille l'avait-elle provoquée ? Difficile à dire. En lui annonçant qu'il quittait l'école, Marc-Antoine anticipait sûrement la colère de sa mère. Mais à dix-sept ans, presque dix-huit, il se considérait comme un homme. Mireille s'éloigna du comptoir et s'assit sur une chaise au bout de la table, indécise quant à la marche à suivre. Marc-Antoine évitait de la regarder maintenant et s'activait avec la viande. Ne l'avait-elle pas toujours poussé,

encouragé ? N'avait-elle pas toujours récompensé ses efforts ? Pourquoi est-ce qu'avec celui-là, ça n'avait pas marché ?

Certes, elle avait toujours vu qu'il traînait de la patte. À la fin du primaire, déjà, alors que les apprentissages étaient encore sommaires, il faisait plus de fautes de français que Frédérick, pourtant de trois ans son cadet. Mireille avait beau lui faire répéter ses tables de multiplication, il se trompait souvent, et son frère, encore trop petit pour comprendre qu'il l'humiliait, le corrigeait sans arrêt. Mireille n'avait pas su comment lui éviter cette blessure quotidienne. Pas surprenant qu'il ait détesté l'école après ça. Et malgré tous les efforts de Mireille, les notes de Marc-Antoine avaient toujours frôlé le 60 %... dans le meilleur des cas. En mathématiques, en français, en histoire, en géographie. Il n'y avait qu'en éducation physique qu'il excellait. Et en anglais, où il réussissait un peu mieux, et seulement à l'oral parce qu'à l'écrit, c'était la même catastrophe qu'ailleurs. Vrai qu'à cause de l'école, sa vie avait été une accumulation d'échecs, mais était-ce une raison pour ne pas s'inscrire au cégep ?

Quand Marc-Antoine eut terminé de façonner la dernière boulette, il déposa la vaisselle sale dans l'évier et ouvrit trop grand le robinet. L'eau gicla jusque sur le comptoir.

— De toute façon, dit-il en l'essuyant sans se retourner, je ne serai pas accepté au cégep. J'ai échoué à l'examen de français.

D'instinct, Mireille se redressa pour l'encourager.

— Tu ne peux pas savoir ça tout de suite, les examens du ministère n'ont pas encore été corrigés.

— Je n'ai pas besoin qu'on corrige mon examen pour savoir que je coule. Je n'ai pas été capable de répondre à la question. Et puis même si quelqu'un est assez généreux pour me laisser des points pour l'argumentation, j'ai fait trop de fautes pour passer.

— Ce n'est pas une raison pour...

— Ce n'est pas pour cette raison-là que je lâche l'école, maman. Je veux travailler pour de vrai. Je veux être à l'épicerie quarante heures par semaine et je veux un salaire complet, pas une paye d'employé à temps partiel. Et tandis qu'on en parle, je te dis que je veux partir en appartement.

— Tu n'es pas bien ici ?

— Ça n'a rien à voir. Je veux voler par mes propres ailes.

— Voler *de* mes propres ailes... Ça se dit bien, ça, dans une conversation, mais dans la réalité, c'est pas mal plus difficile que ça en a l'air.

— Tout le monde passe par là.

— C'est vrai. Mais peut-être pas à dix-sept ans.

— Je vais en avoir dix-huit à la fin de l'été.

Mireille regarda son fils comme l'aurait regardé un étranger. Il la dépassait d'une tête et demie et avait tout de l'adulte, la maturité, l'autonomie, le côté responsable. Le goût de la liberté aussi. Au fond, elle avait toujours su qu'elle n'en ferait pas un médecin. Elle avait espéré peut-être au moins un infirmier, mais force était de constater qu'il serait emballleur à l'épicerie, qu'il remplirait les tablettes, qu'il laverait le plancher. Et pour le moment, ces perspectives d'avenir avaient l'air de lui plaire. Mireille pria quand même pour qu'il se ravise dans un an ou deux. Après tout, il n'est jamais trop tard pour retourner à l'école.

— Ça va ! déclara-t-elle, enterrant la hache de guerre. Puisque tu sais déjà faire à manger, il faudra, avant que tu partes, que je te montre comment gérer un budget.

Marc-Antoine sourit en poussant un long soupir. Mireille se rendit compte qu'il retenait son souffle depuis longtemps.

Mireille est une femme heureuse en ménage qui dirige d'une main de maître aussi bien son quotidien que celui de ses trois fils... Jusqu'au jour où elle se laisse entraîner par sa sœur sur la route de Compostelle.

Elle a beau avoir planifié son voyage en détail, une fois qu'elle se retrouve sur le Chemin, rien ne se déroule comme prévu. Entre la fatigue extrême, les ampoules, le découragement, les punaises de lit et les détours imprévisibles, Mireille affronte son plus grand ennemi : l'incertitude. Et lorsqu'elle fait la rencontre de Christian, c'est toutes ses valeurs et toute sa vie que Mireille remet en question.



MYLÈNE GILBERT-DUMAS est diplômée de l'Université Laval en enseignement et en études françaises. Son premier roman, *Les dames de Beauchêne*, a remporté le prix Robert-Cliche en 2002 et a été finaliste du Grand Prix littéraire de la relève Archambault l'année suivante. Elle est maintenant l'auteure de treize romans, dont trois pour la jeunesse. Elle vit à Sherbrooke et partage son temps entre les voyages et l'écriture.

ISBN 978-2-89649-559-7



9 782896 495597


Groupe
Livre
Québec Média